

légitimes au sein d'une institution universitaire pour le moins réticente. Et on peut quelque part aussi se réjouir du fait qu'en dépit de la tendance « industrielle » contemporaine à multiplier les nouvelles éditions critiques, s'imaginant toujours que ce qui est le plus récent est nécessairement ce qu'il y a de meilleur, il arrive aussi qu'on reconnaisse que certains travaux défient très efficacement le passage du temps. Évidemment, la bibliographie ou la filmographie (à peine ébauchées) n'offrent qu'un témoignage de l'état de la critique à l'époque, mais ce n'est guère là ce qu'il y a de plus important, et encore parfaitement pertinent, dans la présentation de Bornecque.

On pourrait presque souhaiter voir un jour la publication en volume des meilleures introductions à ce roman essentiel, réunissant celle-ci, celle de Gilbert Sigaux pour la Bibliothèque de la Pléiade (1981) et celle de Claude Schopp pour Laffont (1993), ainsi que ce qu'ont pu en dire à d'autres, nombreuses occasions, des critiques tels que Jean-Yves Tadié, Umberto Eco et bien d'autres encore dans bien des langues. C'est un projet qui serait loin d'être dénué d'intérêt. En attendant, cette occasion de relire les réflexions de Bornecque est fort bienvenue, et on pourra regretter seulement que du moment qu'il s'agit d'une réimpression en fac-similé, la qualité n'est malheureusement pas toujours très bonne. Le gris délavé de bien des pages met quelque peu à l'épreuve la vue.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

\*\*\*

Régnier, Henri de. *La Double maîtresse*. Édition de Franck Javourez. Paris : Classiques Garnier, 2022. 402 p.

La renommée d'Henri de Régnier, ou ce qu'il en reste à notre époque, n'est due dans l'essentiel qu'à son œuvre poétique, qui lui a garanti une place, petite mais durable, parmi les écrivains symbolistes ou proches de ce mouvement. Mais ce fervent de Mallarmé, parent par alliance de José-Marie de Heredia, a aussi signé des œuvres en prose – des contes et quinze romans – qui ont eu un certain succès ou soulevé un moment l'intérêt. C'est de son premier roman que Franck Javourez propose aujourd'hui une belle édition, comportant une longue introduction et quatre annexes, comprenant notamment un chapitre inédit et un dossier critique.

Charmant par son ton vaguement scabreux, d'autant plus agréable car pour nous aimablement désuet, *La Double Maîtresse*, qui date de 1900, se lit encore avec curiosité, plaisir et agrément. La distance temporelle opère sans faute son charme. Les descriptions d'activités fort ordinaires et quotidiennes du temps jadis acquièrent à plus d'un siècle de distance un petit parfum suranné et exotique qui vient s'ajouter aux miasmes – « vénéneux », suggère avec raison la quatrième de couverture – qu'exhale l'ambiance du milieu que de Régnier évoque si magistralement, avec une grande économie de moyens, suggérant plus qu'il ne décrit, faisant comme un de ses personnages dont il dit qu'« il entrebâillait les portes sans les ouvrir entièrement » (177). Le résultat est une narration savamment dosée et méticuleusement construite, qui se complait en une abondance descriptive d'une grande richesse, dans une langue recherchée et parfaitement maîtrisée, tout en donnant l'impression que ce qui compte authentiquement reste toujours un brin au-delà des mots.

L'intrigue tourne autour du destin, si on peut l'appeler tel, de M. de Galandot, « jeannot de fils » d'une « vieille fille dévote » (153), jalouse de toute présence féminine et fort protectrice de son rejeton, jeune homme obéissant et passif dont l'auteur se sent d'affirmer qu'il « avait été très spécialement et très évidemment mis au monde pour qu'il ne lui arrivât rien » (231). Or, ce rien est menacé par l'influence dangereuse d'une cousine orpheline qui passe chaque année quelques mois dans sa maison, « une fillette sensuelle et sournoise » (144). Le timide M. de Galandot n'arrivera à tirer de cette rencontre pourtant

si prometteuse qu'un traumatisme durable, qui l'accompagnera jusqu'à la fin de ses jours. Celle-ci aura lieu dans les bras mercenaires d'une prostituée romaine, qui le dépouille allègrement sans pour autant le faire profiter d'attraits qu'il n'ose pas s'approprier. La première section et la troisième suivent M. de Galandot de sa prime jeunesse à son lit de mort, alors que la deuxième narre l'histoire parallèle de son neveu et héritier, le jeune M. de Portebize, curieux d'en savoir plus sur le mystère de la vie de son bienfaiteur.

Une série d'images récurrentes rythme la narration, tissant des liens discrets entre ses divers moments. Les gentes demoiselles peu farouches dont on suit les aventures aiment à grappiller des raisins, et par un effet de transfert transparent on apprend du pauvre héros que « [s]a seule sensualité était pour le raisin » (195). Plusieurs fontaines décorées de sculptures en bronze, telle une statue de Triton, « verdâtre et musculeux » (132) offrent aux jeunes beautés l'occasion d'y frotter leurs corps souples. Le pauvre Galandot, condamné par la fatalité à ignorer les joies de l'amour, décide par ailleurs de quitter la France et de s'installer dans la ville éternelle car on lui annonce qu'on vient d'y déterrer une charmante statue de Vénus. Il ne trouvera, lui, qu'une urne de bronze, qui permettra à une charmante demoiselle quelques gestes innocemment évocateurs : « Fanchon avait entouré le flanc de l'urne de son joli bras. Sa main blanche caressait le bronze verdâtre. Elle y appuya sa joue fraîche d'un geste coquet et tendre » (168).

En plus de Mérimée et sa « Vénus d'Ille », que cette allusion ramène instinctivement à l'esprit, d'autres échos, rétrospectifs ou prospectifs, viennent nourrir cette narration. Impossible de ne pas songer à cet autre grand nom du symbolisme, Villiers de l'Isle-Adam, et en particulier à une scène-clé de son chef-d'œuvre *L'Ève future* (1886), en lisant telle description clinique du fonctionnement de la beauté féminine : « Mais M. de Portebize savait le peu de réalité dont parfois les comédiennes façonnent le masque apparent de leur illusion, le tout petit peu de chair, de nerfs et d'os dont elles composent leur fantôme charmant et ce qu'y ajoutent les aides matérielles de la parure, l'appoint des fards et le secours des étoffes, dont elles se rehaussent, se griment ou se vêtent » (169).

Et on ne peut non plus se retenir de voir dans tel autre passage une anticipation sobre et claire de théories narratologiques popularisées bien plus tard par Italo Calvino ou Umberto Eco : « Arrivé à la fourche de deux ruelles, il s'arrêta, hésitant de savoir laquelle il prendrait. Il y avait juste devant lui un gros caillou irrégulier qui semblait endormi dans la poussière. M. de Galandot le poussa du bout de sa canne. Il roula lourdement vers la ruelle de gauche et M. de Galandot l'y suivit sans se douter qu'il venait ainsi de décider du sort de sa vie » (240).

C'est en effet, aurait dit Calvino, l'histoire de « destins croisés », ou de croisements ratés, que de Régnier narre dans ce roman dense, dont le pitoyable héros est le « jouet d'une destinée obscure et baroque » (284). Roman gentiment libertin, qui offre un portrait décapant de la vie des classes oisives du temps, occupées principalement, si ce n'est exclusivement, par la poursuite des sens et la boisson, *La Double Maîtresse* méritait d'être redécouvert ne fût-ce que par ses qualités stylistiques remarquables. Le but de son auteur – « Faire un livre qui sera ceci : vers et prose » (19) – est pleinement atteint. L'introduction de Franck Javourez offre une mise en contexte et une analyse impeccables. On y découvre un Marcel Proust admirateur de Régnier, et une inspiration possible pour les fameuses madeleines. Arrivé au bout de cette belle redécouverte, on se prend à souhaiter que le reste de la production romanesque de cet excellent écrivain puisse faire également l'objet à l'avenir d'éditions commentées aussi précieuses que celle-ci.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

\*\*\*